opinions. M. Louis, l'un des plus zélés partisans de la méthode numérique, s'exprime ainsi dans ses *Recherches sur les effets de la saignée*, en réponse aux objections des médecins qui se sont déclarés contre la méthode dont il s'agit :

« La première et en apparence, la plus grave des objec-
« tions faites à cette méthode, c'est qu'il est difficile de
« réunir un nombre suffisant de cas d'une même mala-
« die, dont on puisse dire qu'ils sont identiques ; surtout
« si l'on prend garde qu'il n'existe peut-être pas deux cas
« d'une affection quelconque absolument semblables.

« Sans doute, si pour deux cas d'une même maladie
« ayant la ressemblance qui est nécessaire pour les grou-
« per, ils doivent être relatifs à des individus d'un âge
« parfaitement égal, de force, de stature, d'embonpoint
« mathématiquement semblables, etc., etc. ; si l'affection
« doit être très exactement à la même époque de sa durée,
« ou d'une étendue identique (à supposer que l'on puisse
« la mesurer) ; si le mouvement fébrile qui l'accompagne
« doit être le même, au point que les pulsations artè-
« rielles ne soient pas plus nombreuses, même de deux
« ou trois chez un sujet que chez l'autre ; si telles sont les
« conditions de la ressemblance dont il s'agit, il sera à
« jamais impossible de les trouver réunies, pas plus
« qu'on ne trouve sur un même arbre deux feuilles de
« forme, de couleur et d'épaisseur exactement sembla-
« bles. Et comme la nécessité de réunir des faits sem-
« blables pour les grouper et en conclure rigoureusement,
« n'est pas douteuse, il s'ensuivrait qu'il n'y aurait en
« médecine que des individualités ; qu'il y serait à ja-
« mais impossible de s'élever à un fait général quel-
« conque, même en pathologie ; qu'il n'y aurait pas
« moyen non plus de décrire une feuille d'arbre d'une ma-
« nière générale. »

Après avoir fait justice d'une telle logique, et avoir

prouvé « *qu'il n'est pas indispensable de tenir compte*
« *de beaucoup de circonstances, pour apprécier d'une*
« *manière générale, l'effet des agents thérapeutiques,*
« *dans le traitement de plusieurs maladies,* » M. Louis poursuit ainsi :

« Que, par exemple, dans une épidémie quelconque
« cinq cents malades, pris indistinctement parmi ceux
« qui ont été atteints de la maladie régnante, aient été
« soumis à une espèce de traitement ; que cinq cents
« autres pris de la même manière, aient suivi un traite-
« ment différent : ne devra-t-on conclure, s'il est mort
« un plus grand nombre de malades parmi les premiers
« que parmi les seconds, que le traitement des premiers
« était inférieur à celui des autres ? on le devra nécessai-
« rement, parce que sur un groupe de sujets aussi con-
« sidérable, des circonstances semblables se seront né-
« cessairement rencontrées ; et tout étant égal de part et
« d'autre, à part le traitement, la conclusion sera rigou-
« reuse (1).

(1) Certainement, si toutes les conditions du problème sont bien telles que les suppose ici M. Louis, et c'est pour cela que cet auteur devrait adopter la formule de traitement que nous opposons aux phlegmasies aiguës, car aujourd'hui plus de 500 malades traités par elle, ont démontré sa supériorité sur l'ancienne méthode. Il est très vrai qu'il peut rigoureusement arriver que les 500 malades d'une première série se trouvent dans des circonstances moins favorables que ceux d'une seconde, qu'il y en ait, par exemple, un plus grand nombre de gravement atteints dans l'une que dans l'autre, et dès lors la méthode numérique, employée sans égard à cette circonstance, donnerait nécessairement lieu à une conclusion peu exacte. Mais cela ne prouverait réellement rien contre elle ; que dis-je ? ce résultat déposerait en sa faveur, puisqu'il démontrerait que c'est pour n'avoir pas été appliquée avec toutes les précautions convenables, qu'elle a fourni un résultat fautif. Or, pour qu'une méthode donne les résultats rigoureux qu'on a droit d'en attendre, la première condition, c'est qu'elle soit employée d'après les règles qui lui ont été assignées par la *raison*.

« Remarquons, d'ailleurs, que l'objection faite à la « méthode numérique, c'est-à-dire la difficulté ou l'im- « possibilité de faire des groupes de faits semblables, est « la même pour toutes les méthodes qu'on voudrait lui « substituer: *Que c'est précisément à cause de l'impossi- « bilité d'apprécier chaque cas avec une exactitude en « quelque sorte mathématique, qu'il faut nécessaire- « ment compter, puisque les erreurs, des erreurs inévi- « tables, étant les mêmes pour deux groupes de malades « traités par des procédés différents, ces erreurs se com- « pensent, et peuvent être négligées, sans altérer sensi- « blement l'exactitude des résultats.*

« En définitive, c'est par les résultats qu'on peut appré- « cier la valeur des méthodes: on s'occupe depuis des « siècles de la thérapeutique, et la thérapeutique est dans « l'enfance. Il y a donc à faire autre chose que ce qu'on a « fait jusqu'ici: et comme les hommes habiles n'ont jamais « manqué à la science, c'est à la méthode ou plutôt au « manque de méthode, qu'il faut s'en prendre de l'état « actuel de la thérapeutique (1). »

« On parle sans cesse de l'expérience des siècles en « médecine; mais, comment cette expérience peut-elle

(1) M. Louis juge un peu sévèrement les siècles passés en disant que c'est au *manque de toute méthode* qu'il faut s'en prendre de l'etat actuel de la thérapeutique. Depuis déjà longtemps, on ne peut pas dire que les médecins ont manqué de toute méthode en matière de thérapeutique. Il y a plus, c'est que la méthode numérique elle-même n'a point été *inventée* mais précisée et perfectionnée par notre époque. Il en est de même de plusieurs autres méthodes. Il n'existe peut-être pas une seule époque où le calcul n'ait été *vaguement* appliqué à la thérapeutique, et où l'on n'ait soutenu la supériorité d'une méthode en disant qu'elle guérissait *plus* de malades que les autres; mais le mot *plus* devait être remplacé par un chiffre positif déduit d'un calcul exact. C'est, en effet, le seul moyen de donner aux resultats cette forme précise, sans laquelle il n'est point de véritable science.

« être une réalité, si ceux qui écrivent, au lieu de dire, « j'ai souvent vu, n'ont pas dit, j'ai vu tant et tant de « fois?.... Imaginez des milliers d'auteurs ayant suivi « cette marche, c'est comme si vous n'en aviez qu'un; « et, sous beaucoup de rapports, comme si vous n'en « aviez pas du tout. *Si donc, il y a moyen de recueillir « l'expérience des siècles en thérapeutique, ce ne peut « être qu'en employant la méthode numérique.* » (*Recherches sur les effets de la saignée*, pages 71 et suiv.)

Encore une fois, je me trouve heureux de partager l'opinion de M. Louis sur les avantages de l'application *bien entendue* de la méthode numérique aux faits de la médecine. Je suis seulement affligé que ce savant médecin, par des motifs que j'ignore, ne fasse cas des résultats de cette méthode qu'autant qu'ils s'accordent avec les siens. Il apprendra quelque jour, peut-être, combien il importe d'expérimenter, avant de nier ou d'interpréter les avantages numériques obtenus par une formule nouvelle.

ARTICLE IV.

De la démonstration de la vérité en Médecine, et du degré de certitude ou de conviction auquel on peut atteindre dans les questions de cette science.

Les considérations qu'il s'agit d'exposer ici sont presque un simple corollaire de ce que nous avons agité précédemment. En effet, on ne peut procéder à la démonstration de la vérité en médecine, que par l'observation, l'expérience et le raisonnement. La vérité d'un fait est démontrée quand ce fait est conforme à la saine observation et à la saine expérience, et la vérité des propositions générales, des lois, des théories est également démontrée quand elles ont été *exactement déduites de faits bien observés.*